

wise manner. People went there to settle their affairs and to exchange views. Each man who sits there is face to face with another, and all is visible both for those sitting nearby and afar. On certain festive days the rulers, nobles and common folk used to gather there, while the young played ball by means of a stick. There was a soothsaying, that a ball falling into the sleeve of a person sitting among the spectators predicted that he would rule over Egypt. This fact was well known to the people and they did not doubt it. 'Amr Ibn al-'Ās travelled to Alexandria in *ḡāhiliyya* as a merchant with cotton and oil. He was present in the theatre on that day. They were playing with the ball, which fell into his sleeve. They were astonished and said: „Never does this ball lie, only today“. Then it happened what God had ordained: Islam came, and 'Amr Ibn al-'Ās thrice became the governor of Alexandria.

Alexandria rouses the admiration of all who see it because of its magnificence and beauty, because of its high, well constructed buildings and because of the broadness of its roads and streets. It is a city of the land and of the sea. It is full of riches and fruits, which cannot be found elsewhere, besides its fresh air and rich soil. One of the Mufesirin (commentators) said that Alexandria is Iram Dāt al-'Imād.

'Awaf Ibn Mālīk, on entering Alexandria, said to its people: „How beautiful your city is“. They answered him saying that Alexander, when he built it, declared: „I shall build a city which will always be in need of God and not of the people“. And because of that it still retains its beauty in spite of time. Al-Farmā, his brother, said: „I shall build a city, which does not need God, but needs the people“. And so it was destroyed, day by day, until it was finished.

Once the King of Rūm wished to count the kings and nobles of Alexandria, and he found them to be 600 000.

Much is known about this land, but for us it is enough what we have said.

JANUSZ KAMOCKI

LA RELIGION DE LA POPULATION DE PALUE ET SES ÉLÉMENTS PROTO-MALASIENS

Parmi les petites îles de l'archipel de la Sonde, à 121°43 de longitude est et 48°21 de latitude sud se trouve une petite île volcanique-Palue. L'origine de son nom jusqu'à présent n'est pas élucidée et les habitants de cette île l'appellent „Nua lua“, ce qui veut dire „île de feu“. Plus de 10.000 personnes vivent sur une étendue de 70 km² environ, sous la menace constante de l'éruption du volcan Roka Tenda formé de 5 cratères. Ça et là s'élève de la terre une vapeur et dans quelques campagnes, on peut cuire les aliments en les enfouissant pendant un certain temps dans le sol.

Les versants des vallées érosives sont couverts de bois de cocotiers, de champs de maïs et de „ubi“ bulbeux; le sommet est composé d'une dense forêt tropicale. L'île ne possède pas de source d'eau douce et les boissons des habitants, sauf à la saison des pluies, sont le jus du palmier *tuak* (*Arenga Saccharifera*), le jus des bananiers et le lait des noix de coco.

Le peuple Palue base en grande mesure son économie sur le piochage dont sont chargés les femmes et les enfants. Les hommes s'occupent de la pêche, font du petit commerce et du transport maritime; cependant ils ne dédaignent pas la contrebande. Parfois ils quittent l'île pendant quelques mois et n'y reviennent que pour la saison des pluies. C'est ainsi que Palue est connue comme l'île des femmes. Dans la structure sociale de la population, les laki mosas se distinguent nettement. Ils constituent un genre d'aristocratie indigène. Les chefs spirituels qui exercent en même temps le pouvoir juridique traditionnel se recrutent parmi eux.

Palue est située à une distance de 15 kilomètres environ de Florès (au nord), et entretient avec cette île des rapports très proches; elle lui emprunte des modèles culturels et lui est attachée par le culte.

Il faut encore se rappeler du fait que les Paluens ont été pendant plusieurs générations de fameux pirates (estimés dans le métier!), et qu'ils sont à présent commerçants marins — il est donc difficile d'exclure, dans la recherche de contacts culturels quelconques entre Palue et d'autres îles indonésiennes, la possibilité d'emprunts culturels à ces régions que ce soit par voie de contacts avec les marins d'îles voisines ou par les femmes mises en captivité et amenées à Palue comme esclaves.

Les recherches anthropologiques effectuées à Palue¹ ont démontré que les malaisiens, avec un mélange de type papou habitant cette île, proviennent de Florès, et que la dernière vague migratoire s'est fixée il y a 600 ans environ. Les traditions indigènes peuvent établir exactement la voie de pérégrination. Le sentiment de parenté s'est maintenu avec divers groupes restés sur cette route.

J'ai entendu aussi une autre version — ainsi, un laki mosa de Koa, convenant du fait que Palue avait effectivement été habitée en deux phases, prétendait que seulement la seconde émigration provenait de Florès, et que la première était bugienne. Cela semble pourtant peu probable — la population de Palue, y compris celle des campagnes d'origine bugienne, ne témoigne d'aucun trait racial caractéristique aux Bugis. D'ailleurs, même en acceptant cette version, tous les laki mosas — d'après cet informateur — proviennent de Florès. C'est un fait essentiel quand on discute sur la religion de la population de Palue car les laki mosas exercent les fonctions de prêtres et ce sont eux qui se soucient le plus de maintenir la tradition religieuse.

Les cérémonies religieuses, la provenance des animaux de sacrifice — toujours achetés à Florès et dans des campagnes désignées une fois pour toute — de même que la nomenclature, prouvent

¹ Un anthropologue polonais, le père Glinka, travailla 4 mois à Palue (1966—1967). Il obtint le titre de docteur à l'Université Jagellonne avec son traité d'anthropologie de Palue.

des liens religieux avec Florès: ainsi par exemple le nom de Dieu à Palue est (e) Rawula², tandis que sur la Florès de l'est (et c'est justement de là, d'après les recherches du père Glinka, que provient la plus grande partie de la population présente de cette île) dans la tribu Lembata „Lerowulan“, et dans la langue Sika, la langue la plus importante de la partie de Florès proche de Palue, „Lerowulany“.

Ces noms s'associent d'ailleurs au concept du soleil; ils nomment aussi soleil le dieu de la tribu Timor, voisine et apparentée religieusement à Florès et Palue. Dans diverses langues timoriennes, ce nom se prononce „Hot“, „Maromak“, „Usi“.

Ces liens permettent de supposer que la religion du peuple Palue formait une unité avec celle de la voisine Florès, ce qui revêt une grande importance pour les recherches dans la connaissance des religions des territoires orientaux de l'Indonésie; comme Florès et Timor se trouvaient depuis longtemps sous l'influence d'autres religions et que Palue était connue pour son conservatisme et son grand isolement culturel, beaucoup de formes disparues de Florès y survécurent.

Abstraction faite ici de l'influence de la religion hindoue qui aurait pu parvenir à Florès encore avant l'émigration des ancêtres des Paluens d'aujourd'hui sur leur île et qui apparaissent encore nettement sur le territoire de la tribu Ngadha, ou dans la partie centrale de Florès³, celle-ci et Timor constituent depuis longtemps le pôle d'intérêt des missionnaires et aussi depuis peu des adeptes de la Pentecôte et des musulmans.

Cependant Palue était isolée de toute influence de ce genre et celle des blancs n'a pas de longue tradition. Dans les années 1888 et 1889 Wichmann essaya d'y atterrir mais il fut repoussé par les indigènes⁴. L'île fut conquise en 1905. L'activité très limitée des missionnaires date de l'entre deux guerres, et leur poste per-

² (e) est un son prononcé très faiblement.

³ Arndt Paul, *Hinduismes der Ngadha*, „Folklore Studies“, vol. XVII, 1958, p. 99—136.

⁴ Kemmerling G. LL., *Vulkanen van Flores*, 1929 — information tirée du manuscrit du père Joseph Glinka *Journal d'un voyage à l'île de Palue*.

manent s'établit en 1939. A présent, l'île compte 63 % de catholiques, alors que Florès en a plus de 80 %⁵.

Il convient de souligner que la conversion au catholicisme dans le cas de Palue, ne cause pas de rupture avec les croyances et les traditions; c'est ainsi que la population catholique assiste à presque toutes les cérémonies de „l'adat“⁶.

Les Paluens non baptisés sont officiellement qualifiés de „païens“, ce qui est évidemment un malentendu, du moins au sens traditionnel de ce mot, parce qu'à Palue il n'y a aucune trace de polythéisme. On les appelle communément „kafirs“. Ils se qualifient eux-mêmes ainsi dans les conversations avec les étrangers. Ce nom repris de la population musulmane, a bien sûr perdu son sens péjoratif. Cependant le mot qui convient le mieux est „nata“, „agama nata“ — d'ailleurs ce nom est relativement récent et a été emprunté à Florès où il désigne la „religion (agama) de la population rurale“. Ce nom est entré en usage comme l'antithèse du concept „agama catholique“.

Les paluens sont considérés comme animistes. Cette détermination n'est juste qu'en partie car l'on ne trouve pas, chez les Paluens, ce phénomène de spiritualisation de la nature dans son ensemble⁷, et d'autre part, la religion admet qu'il existe un seul Dieu nommé (e) Rawula, supérieur au monde des esprits. Ce nom provient de la fusion des appellations des deux astres principaux: Ra — soleil et Wula — lune. On peut donc le traduire par „Soleil-Lune“, „Le soleil et La lune“, „Dieu du soleil et de la lune“, et aussi par „Dieu du jour et de la nuit“, donc maître en permanence.

On peut donc se poser la question suivante : quelle est la traduction la plus fidèle de Rawula, quelle est celle qui exprime son sens intégral? Les croyances timoriennes très rapprochées de celles des Paluens peuvent nous aider dans ce cas. Leur Dieu s'appelle „Soleil“; mais beaucoup de rites s'accomplissent la nuit, quand

⁵ Status frutum spiritualium Archidiocesis Endehehi (a Julü 1969 ad 30 Junü 1970), Ende 1970.

⁶ Le mot „adat“ définit, chez les peuples indonésiens, l'ensemble des moeurs, des rites et des droits traditionnels qui règle la vie sociale.

⁷ La grande encyclopédie polonaise PWN explique „animisme“ : „forme des croyances religieuses primitives qui consiste en l'attribution d'une âme à chaque phénomène de la nature ainsi qu'aux hommes“.

le soleil n'est plus apparent, et malgré cela, Dieu voit ces cérémonies et écoute les prières qui lui sont adressées.

De même à Palue, aux offices divins nocturnes, organisés tous les mois, qui ont pour but de maintenir en vie la lune mourante et pendant que le soleil devient sombre, jaunissant sous l'influence des vapeurs volcaniques de Florès (une fois sur quelques années), il n'apparaît aucun souci de la mort possible de Dieu, mais seulement la disparition possible d'un corps céleste si important pour les hommes — c'est pourquoi on prie Dieu d'éloigner cette mort.



1. Lieu de sacrifice (tubu wawi) sur les terres cotières

Il résulte de ceci que la dernière traduction est la plus vraisemblable, par conséquent la notion de Dieu transcendant n'est pas inconnue aux Paluens. Cela permet de tirer la conclusion suivante : ce genre de concept existait déjà chez les peuples de Florès et de Timor à l'époque de la dernière vague migratoire à Palue — c'est-à-dire il y a 600 ans, époque où il ne pouvait encore être question d'influences quelconques, catholiques ou musulmanes.

Les intermédiaires entre les gens et Dieu — Rawula sont les laki mosas. Ce sont eux qui, au nom de la communauté disent les

prières, apportent les offrandes, dirigent toutes les cérémonies d'ordre religieux, jugent les différends causés par une transgression aux formes traditionnelles. Ils ne sont pas considérés comme des prêtres mais plutôt comme les gardiens de l'„adat“, c'est pourquoi quand l'un d'eux devient catholique (bien que la plupart des laki mosas soient toujours „kafir“), il ne cesse de diriger la plus grande partie des cérémonies rituelles; il paraît que les laki mosas catholiques n'ont plus la responsabilité des prières mensuelles destinées à faire revivre la lune „mourante“. En revanche ils sont élus à des fonctions et conseils paroissiens. La fonction du laki mosa est héréditaire et se transmet toujours au fils aîné; si le laki mosa n'a pas de fils ou si celui-ci est trop jeune pour exercer cette fonction, cette dernière revient à son frère aîné.

Les familles de laki mosas correspondent d'une certaine manière à l'idée européenne des familles nobles — „bien nées“ — et possèdent une autorité considérable parmi la communauté indigène et, comme on peut le supposer par analogie, parmi les esprits. En conséquence, on considère que le laki mosa peut mieux que quiconque adresser des prières et des offrandes même à Rawula, ce qui serait difficile à un simple membre de cette communauté.

Les familles de laki mosas sont en général plus riches que les autres familles paluennes. Leur proche contact avec les esprits contribue à l'accroissement de leur opulence : quand les offrandes aux esprits habitant les grands arbres et pierres ne suffisent pas à guérir un malade, celui-ci s'adresse au laki mosa afin qu'il intercède auprès de Rawula et lui remet un billet de 100 roupies équivalent à 1/4 de dollar US environ.

Puisque le laki mosa n'est pas prêtre, mais seulement chef de famille noble, il n'y a pas de cérémonie d'ordination après la mort du père. Celui qui prend possession de cette nouvelle fonction organise un banquet auquel participent les „vieux“ du village qui, par ce fait, lui expriment leur approbation et l'autorisent à agir au nom de toute la communauté.

Le laki mosa hérite des gongs rituels — „ke“, appelés aussi „maba“, provenant en général de Florès (comme le pensent du moins leurs propriétaires) et des parangs — épées de sacrifice „tobo“. Les parangs employés normalement au travail et qui ont

la même forme que les autres sont appelés „topo“. Cette différence de nom en apparence minime est très strictement observée.

La laki mosa apprend les prières et les conjurations qu'il devrait connaître de son père ou de son frère bien avant — il n'y a pas ici d'initiation spéciale.

Il est un fait curieux, notamment dans les cérémonies d'offrande, les femmes et même les petites filles (parents les plus proches du laki mosa) jouent le rôle de prêtresses. Elles ont le devoir de saluer le nouveau buffle destiné au sacrifice, l'aspergeant de lait de noix de coco qui le purifie, puis le tuent.

Les familles de laki mosas sont traditionnellement liées aux différentes zones de culte qui divisent l'île.

Les campagnes appartenant à la même zone se considèrent comme apparentées; leur population descend du même groupe d'ancêtres et possède un seul lieu de sacrifice commun, situé dans le village le plus ancien de la région. Il arrive parfois de trouver (dans plusieurs cas) des endroits „concurrents“ au principal autel de cette région.

Les Paluens nomment ces lieux de sacrifice „tubu kerbau“ ou bien „mase kerbau“, ce qui veut dire „corps du buffle“ ou bien „endroit (où l'on offre) le buffle“. Les autels consacrés au sacrifice des porcs sont appelés „tubu wawi“ c'est-à-dire „corps de porc“. Ces noms rendent mieux la réalité que le mot „autel“, car le lieu de sacrifice perd, dès la cérémonie terminée, son caractère spécial.

Au point de vue de religion et d'origine, ces zones se divisent en deux groupes : 5 montagneuses, plus anciennes, où l'on offre en sacrifice des buffles, et 2 côtières, plus récentes, où l'on sacrifie des porcs. Il convient de souligner que les rites sont moins développés dans les régions côtières et que les autels sont plus petits — ce fait peut être expliqué par la technique d'immolation qui demande moins d'effort pour le porc que pour le buffle plus grand et plus fort.

L'offrande des buffles se fait seulement en l'honneur de Rawula, contrairement aux porcs sacrifiés dans les régions côtières.

Dans ces dernières — provenant de la deuxième vague migratoire — les offrandes sont adressées à Rawula et aux esprits, ce qui rapproche les Paluens de l'animisme: d'où le culte est nette-

ment moins développé dans ces régions côtières et les anciennes formes religieuses sont en voie de disparition. Elles se transforment en cérémonies de caractère prophylactique, liées à l'agriculture.

La „pesta tikus“, c'est-à-dire „fête des souris“ est populaire sur toute l'île et a pour but de retenir le fléau de ces rongeurs. Elle devient ici la cérémonie principale où l'on sacrifie un porc en offrande aux esprits.

Bien que la vie quotidienne soit sous le contrôle de nombreux esprits et que Rawula ne s'intéresse guère aux affaires des hommes en particulier, c'est justement en son honneur que l'on organise les plus riches cérémonies, en l'occurrence la fête du buffle („pesta kerbau“). Celle-ci a lieu tous les cinq ans environ dans chacun des cinq villages maternels des zones montagneuses. Les Paluens des régions côtières se déplacent pour y assister.

Il n'y a pas d'élevage de vaches ni de buffles à Palue. C'est pourquoi les animaux de sacrifice sont achetés à Florès et chaque région paluënnne a un territoire bien défini à Florès quant à l'achat de ces animaux. Ainsi par exemple les habitants de la région de Tjawale achètent des buffles à Tertentou, appartenant à Kaburea, et ceux de Lei à Roba.

Par mesure de sûreté, on achète toujours deux animaux. Ceux-ci sont ensuite transportés à Palue en bateaux richement décorés, assistés d'un cortège. L'élevage continue à Palue pendant cinq ans environ. Le bétail est gardé dans une étable spéciale, au-dessus de laquelle (dans un grenier) sont disposés les instruments de musique utilisés lors de la cérémonie. Durant cette période les bêtes sont particulièrement soignées car la mort prématurée d'un animal de sacrifice est de très mauvais augure et exige de nombreuses offrandes.

L'immolation d'un buffle sur l'autel constitue la principale cérémonie. Les laki mosas se servent des parangs rituels „tobo“.

Très souvent on offre à Rawula, en plus des buffles sacrifiés dans les grandes cérémonies en son honneur, des petites choses comme par exemple des oeufs. A cette occasion, la laki-mosa récite la prière suivante:

„Rawula, tubu tana, tanā watu, ina ama, kami pomo pua, tana talo, tgnda wedja hei siwe“ —

On peut la traduire de cette façon:

„O Rawula, nous t'offrons cet oeuf afin que par cet oeuf (cette offrande), nous soyons délivrés de tous les dangers qui nous menacent“.

Parfois les offrandes sont plus considérables — ce sont même de belles boucles d'oreille en or, portées à Palue par les hommes comme par les femmes. Dans ce cas, le texte de la prière est différent:



2. Dances du culte

„Rawula mi puna role, bulu tenibo tene tjewo, aku pomo peli, kau noi tai koma, puna role tjela, kita nodo riwute ere kaa Rawula kau keli here bulu tembo tene tjewo, loo tene kago, tene nodo ae hulu, kau mi tjani, mi pai, bulu keli riwu pama pota, tjata pama mede“ — „O Rawula, nous te donnons en offrande cet or, nous nous prosternons devant Toi, afin d'obtenir Ton aide, afin que nous vivions sains (dans le bonheur), dans le corps comme dans l'âme“.

Toutes ces prières sont anciennes — elles datent indubitablement de l'époque qui précède de loin les influences chrétiennes sur ce territoire.

Mais on ne peut affirmer que la notion de Rawula-créateur des hommes et des esprits soit essentiellement paluennne.

Elle a pu se développer au contact de l'idée chrétienne de Dieu-créateur. La création de l'homme n'est pas clairement définie dans la mythologie paluennne.

En marge de la conception de Rawula-créateur, apparaît un homme sorti d'un bambou, d'un second bambou il a élevé un enfant qui est l'ancêtre des Paluens⁸.

La deuxième qualité imputée à Rawula — celle de juge, décidant du destin des morts suivant leur comportement sur ce monde — ne peut non plus se concilier avec toutes les croyances concernant la vie d'outre-tombe. Elle est certainement due à un apport chrétien.

D'après les croyances paluennnes, il existe en plus du dieu Rawula, beaucoup d'esprits qui ont leur demeure dans de vieux arbres et de grandes pierres. L'homme doit tenir compte de ces esprits, il doit veiller à leur bienveillance à leur égard et leur demander pardon s'ils sont en colère. Mais chaque rocher ou arbre n'est pas habité par les esprits — ainsi par exemple, je n'ai pas réussi à établir l'existence d'un esprit du volcan — en cas d'éruption, les prières pour éloigner les coulées de lave ne sont pas adressées aux esprits mais directement à l'unique dieu — Rawula.

Il convient de supposer que cela est dû aux croyances paluennnes. D'après celles-ci, l'activité du volcan dépasse les possibilités d'un simple esprit.

Les esprits ne sont pas personnifiés, ils n'ont pas de nom ou prénom, on n'organise pas de fête en leur honneur, on les vénère seulement à des occasions particulières.

Il n'est pas difficile, en général, de se concilier les esprits. Exemple: le voyageur qui a une longue route à faire dépose une petite offrande sur un caillou au bord du chemin (un peu de nourriture, un oeuf) et il s'assure ainsi la bienveillance de l'esprit intéressé; la chance l'accompagne.

Apaiser un esprit en colère est déjà un problème plus ardu. Les esprits se fâchent quand on ne leur demande pas suffisamment pardon avant de couper les arbres où ils demeurent. En pratique,

⁸ Légende notée par le père Glinka.

on coupe les grands arbres (ceux-ci sont justement habités par les esprits) seulement pour la construction de barques. La colère de cet esprit peut donc créer de graves conséquences. Il se venge de la barque et de son équipage.

Cette menace fait réfléchir la population navigatrice de Palue. Le naufrage et la mort en mer sont assez fréquents et les Paluens ne l'oublient pas. Donc, si l'un ou plusieurs hommes du groupe qui construit le bateau, tombent malades — il faut convenir que c'est un travail très dur, où l'on s'éreinte facilement et où les douleurs musculaires sont fréquentes, surtout chez ces hommes qui n'ont pas l'habitude de ces travaux — on considère que les offrandes adressées à l'esprit avant de couper l'arbre étaient insuffisantes. Dans ce cas, on lui organise une grande fête qui dure en général trois jours, afin qu'il pardonne. Néanmoins ce pardon ne s'adresse pas à l'esprit (roh), mais à l'arbre (pohon). Un cortège composé de quelques femmes et de quelques garçons vient chaque jour à l'endroit où l'on construit le bateau, avec des gongs et des tambours. Les femmes exécutent soit ensemble, soit seule, de longues danses au rythme de la musique. Un vieil homme dirige ces danses. Ce n'est pas nécessairement un laki mosa car chacun pour soi offre un don aux esprits, ou à la rigueur le chef de la famille le fait pour les siens. Les contacts ici sont directs; c'est seulement quand cette prière ne donne rien que l'on s'adresse soit au sorcier afin qu'il intervienne auprès des esprits, soit au laki mosa, pour que ce dernier intercède auprès de Rawula — la plus haute instance.

Le mauvais esprit appelé „nutu“ ou „nutu tjani“ est très légèrement esquissé dans la mythologie paluennne. Ce n'est pas un personnage qui se distingue particulièrement des autres groupes d'esprits; son pouvoir et ses possibilités ne sont pas strictement définis. Je ne suis pas parvenu à trouver l'équivalent de „nutu“ sur la Florès centrale; cependant mon séjour y fut trop court; le manque d'information ne peut être considéré comme une preuve de l'inexistence de ce corrélatif. Bien que le mauvais esprit puisse correspondre à Satan, c'est un être moins concret que les autres esprits habitant les arbres ou les pierres, dans la conscience des Paluens. Dans tous leurs rites, aucune cérémonie ne lui est consacrée et les laki mosas ne s'adressent jamais à lui au nom de la

communauté. Parfois, seules les personnes intéressées prennent directement contact avec lui, ou le font par l'intermédiaire de sorciers.

Ces derniers se trouvent sur toute île; il est un fait caractéristique, leur importance semble être plus grande sur les parties côtières, dans les régions où l'on sacrifie des porcs en offrande, là où les traditions et l'autorité des laki mosas se manifestent plus faiblement. L'importance et le pouvoir du sorcier sont liés à sa personne. Cette fonction n'est ni héréditaire, ni conçue pour une seule famille ou un seul endroit.

La population respecte leur pouvoir sur les esprits — les sorciers sont donc souvent appelés auprès des malades — mais en même temps elle a peur d'eux du fait de leurs contacts avec les puissances mauvaises (méchantes), surtout avec Nutu.

Le trait caractéristique du monde des esprits paluens, est qu'il manque de noms et de fonctions concrétisés. À part le dieu Rawula et le mauvais esprit Nutu, les autres démons sont des êtres bienveillants, parfois malicieux, voire vindicatifs mais heureusement corruptibles.

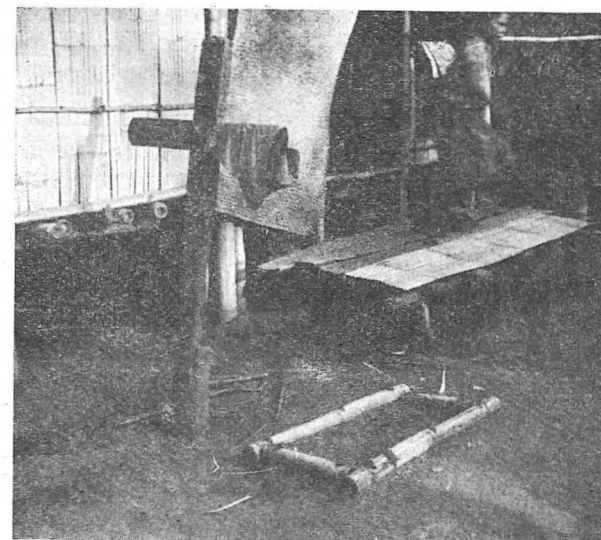
L'explication imagée que m'a donnée un laki mosa, en vérité natif de Florès, répondant exactement aux croyances paluennes, montre exactement la relation entre l'homme, Dieu et les esprits: „Vois-tu tuan, j'ai ici au mur le portrait de Suharto. C'est notre président, le personnage le plus important dans le pays. Je le respecte beaucoup mais il habite loin et je n'aurai certainement jamais l'occasion de lui parler. Par contre je dois vivre en bon accord avec le maire (tjamat) et le commandant du poste de police parce qu'ils sont tout près et qu'ils peuvent me faire du mal. Eh bien Dieu — c'est comme Suharto, et les esprits — ce sont les fonctionnaires et les policiers“.

Et connaissant la situation intérieure de l'Indonésie, il n'est pas difficile, grâce à cette comparaison, de comprendre combien il faut tenir compte des esprits...

L'hommage rendu aux morts est un problème spécifique dans la vie religieuse des Paluens. Il apparaît plutôt dans la vénération des esprits ancêtres des membres disparus de la famille, que pour les âmes en particulier.

La mort elle-même n'est pas une tragédie, ni une séparation

éternelle — c'est simplement le passage dans l'autre monde, non moins réel, situé quelque part sous terre, éclairé par le même soleil. On croit que le mort se réveille dans l'univers souterrain au moment où l'on enfouit son corps. C'est pourquoi l'enterrement s'organise de façon à ce que le cadavre revive au moment le mieux approprié, c'est-à-dire au lever du soleil qui a lieu après son cou-



3. Tombe catholique

cher sur la terre. Dans ce monde, le mort mène la même vie que sur la terre — c'est pourquoi il faut ajouter dans son tombeau des vêtements (même parfois de rechange), des nattes, du betel à mâcher⁹, et d'autres objets utilisés sous terre.

Beaucoup de Paluens disparaissent en mer. Le monde des morts se trouve sous le sol; le mort réssuscite seulement quand il est recouvert de terre. C'est pourquoi dans ce cas la famille prépare des obsèques de remplacement. Une banane représente le cadavre, elle est enroulée dans les vêtements du mort et mise en terre avec toute la solennité voulue. On n'a pas su m'expliquer

⁹ bétel — „mélange masticatoire à base de feuilles de bétel, de chaux et d'arec“ — définition du „Petit Larousse“ 1967.

les raisons pour lesquelles une banane remplaçait le corps, mais souvenons-nous du fait que jusqu'à ces derniers temps, les seuls disparus en mer étaient des hommes (l'ancien droit coutumier défendait aux femmes de quitter l'île). A Florès, la banane est toujours représentée aux cérémonies de mariage car elle est le symbole de l'homme et de sa fécondité.

Le petit monticule qui recouvre la tombe creusée près de la maison, entouré de quatre tiges de bambou (les tombes des gens baptisés possèdent en plus une croix) est vite oublié. Personne ne s'en soucie et les bambous sont souvent déplacés. La tombe en elle-même n'a aucune importance — à partir du moment où le mort est enterré, il s'éveille à l'autre monde, ici ne repose donc qu'une partie de cet être, élément éphémère.

Seule l'âme est importante — „lobo“ — car elle représente la continuité de la vie du mort. Cette âme en fait demeure dans l'univers des morts, mais elle ne rompt pas les contacts avec les proches, elle leur rend souvent visite, elle participe aux délibérations et aux cérémonies. Elle n'est pas un invité fréquent, mais elle habite la maison de façon invisible, elle est citoyenne du village. D'après les superstitions paluennes, les esprits demeurent dans les grandes pierres; il est donc important qu'ils possèdent aux alentours de la maison familiale des cailloux plats, confortables, dans lesquels ils puissent s'incarner.

Le problème est de trouver justement la pierre qui plaît à l'esprit du disparu. La recherche de celle-ci constitue une des cérémonies les plus importantes hiérarchiquement après la fête du buffle consacrée à Rawula-même¹⁰. Cette cérémonie est appelée „mula rata“. Elle n'a lieu qu'une fois par an, à grands frais, pour tous les morts du village. On organise un festin et l'on offre des présents. Comme on prend contact avec les membres disparus de la famille, ce ne sont pas les laki mosas qui jouent le rôle principal, mais la famille et, chose curieuse, durant toute la cérémonie, les femmes exercent les fonctions les plus importantes.

La femme la plus âgée de cette famille éparpille des morceaux d'aliments aux alentours pour découvrir — d'après leur façon de

¹⁰ La description détaillée de la fête „mula rata“ est insérée dans l'article non encore publié de J. Glinka *Le culte des morts sur l'île de Palue (Indonésie)*.

tomber — l'endroit où se trouve la pierre dont a envie l'âme du mort. Une autre femme, la plus importante en l'occurrence appelée „sage-femme“, statue sur l'établissement de la pierre qui sera définitivement l'habitable du défunt. Une autre proche parente la dispose à l'endroit désigné et la bénit avec du jus de palmier et du lait de noix de coco. Ensuite elle y dépose une petite offrande, sous l'aspect de quelques oeufs, de tabac, de betel, etc... Le rôle des hommes se limite au déterrement et au transport de la pierre.

Dès sa consécration, celle-ci devient la demeure permanente de l'esprit, elle n'est plus provisoire. Le défunt revient sur terre cette fois sous la forme d'une roche. Cela explique vraisemblablement le rôle des femmes au cours de la fête „mula rata“ et l'appellation de „sage-femme“ mentionnée ci-dessus donnée à la femme qui décide de l'incarnation de l'esprit dans telle ou telle pierre.

Evidemment, il faut tenir compte du fait que ces croyances ne sont pas toujours exactement précisées. En effet les Paluens ne savent expliquer si l'âme qui prend possession d'une roche quitte définitivement le monde des morts ou si elle demeure, selon ses goûts ici et là. Il semble que la seconde possibilité soit plus proche des superstitions paluennes, malgré le culte des âmes, les pierres qui leur sont consacrées ne sont pas entourées d'une vénération particulière car on ne les traite pas avec plus de respect que les autres. D'ailleurs ceci concerne non seulement les pierres ou les arbres habités par les esprits, mais aussi les autels de sacrifice. De plus, on oublie après quelques années à qui était consacrée la pierre, car comme je l'ai déjà mentionné, l'hommage aux morts n'est pas une vénération en particulier, mais un culte englobant tous les membres défunts de la famille et tous les ancêtres.

Les esprits des aïeux sont haut placés dans la hiérarchie religieuse; la preuve en est que dans certaines prières récitées par la laki mosa, ils sont cités avec le nom de Dieu:

„Pu mori, Ina, Ama, Rawula, kami tji tjawa, nguru bulu tjewo taä Kami, suda sike kami nodo tembo here tjewo tei loö kere kago“. Ce qui signifie:

„O ancêtres, arrière grand-père, arrière grand-mère, Rawula, nous vous prions de veiller sur nous, afin que nous vivions en harmonie, dans nos actes et dans nos pensées“.

En marge du culte des aïeux, il convient de souligner que dans un certain sens, ils vivent directement dans leurs descendants. A la mort du père, le fils aîné hérite de son nom (seulement le fils légitime — les enfants naturels appartiennent à la famille de la mère, c'est pourquoi ils ne peuvent hériter du nom de leur père) et renonce à celui qui lui était propre jusqu'alors. De cette façon les prénoms — et l'on croit qu'ils contiennent le caractère des personnes qui le portent — sont transmis de génération en génération.

Les rites et les cérémonies décrites ici font partie du courant religieux essentiel des Paluens. Il en existe beaucoup d'autres, effectués seulement à des occasions bien définies, touchant surtout la culture de la terre. Il est souvent difficile de délimiter précisément les cérémonies religieuses des rites magiques.

L'agriculture est associée au cycle de la lune et sur les régions côtières de Palue, les laki mosas sacrifient des porcs le plus souvent à l'occasion de la „pesta tikus“, c'est-à-dire de la fête des souris déjà mentionnée, qui a pour but d'éloigner ces rongeurs. Le laki mosa, au cours de la cérémonie, immole l'animal et demande aide à Rawula et aux esprits. On prépare en même temps des petits modèles de barques et l'on demande aux souris de bien vouloir les utiliser pour partir à Florès.

La fête des souris est aussi organisée dans les régions montagneuses de Palue, là elles ne remplacent pas, néanmoins, les vraies cérémonies religieuses.

Il résulte de tout ceci que l'esquisse de la théologie paluennne est la suivante:

L'être supérieur, créateur présumé des esprits et des hommes, qui a le pouvoir de les punir pour leurs mauvaises actions, est l'unique dieu au nom Rawula, il surpasse le soleil et la lune.

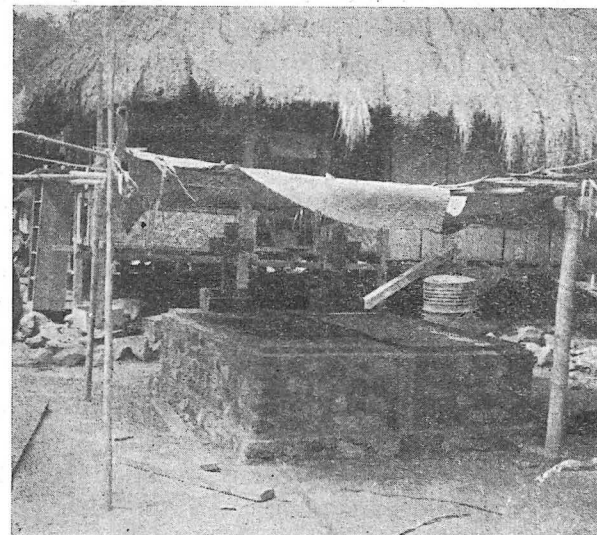
A la deuxième place, en rang d'importance, après Rawula, figure le culte des défunts de la famille. Ils sont morts, mais en fait ils continuent d'être présents et ils entretiennent des relations avec la famille.

Les esprits sont à un échelon inférieur. Ils habitent les grosses pierres et les arbres, l'homme doit en tenir compte à chaque moment de sa vie, au travail comme en voyage.

Le personnage du mauvais esprit Nutu, est un des éléments

des croyances le plus faiblement esquissé. Il en est de même de l'influence de la lune sur les récoltes et les travaux agraires.

La foi des Paluens se manifeste beaucoup plus nettement dans les régions montagneuses — colonisée par la première vague migratoire — où l'on sacrifie traditionnellement des buffles. La forme de



4. Le seul tombeau en pierre à Paule — une banane y est enterrée

la foi est mieux concrétisée sur la côte où l'on immole des porcs. On peut alors remarquer que le culte des esprits devance celui de Rawula ou du moins qu'il lui est équivalent.

De plus longues recherches effectuées à Palue permettraient de découvrir d'autres manifestations de cette religion. Néanmoins les résultats obtenus jusqu'à présent montrent que la religion de Palue est plus archaïque que celle de Florès, bien que les deux proviennent de la même source.

Quand Palue était isolée culturellement, Florès subissait diverses influences dont une partie seulement est bien connue. La façon de tuer les animaux de sacrifice peut ici servir d'exemple.

Sur ces deux îles régnait la même conviction, que toutes les mauvaises actions devaient être rachetées encore sur cette terre. Après la mort, le destin des bons et des méchants était probable-

ment le même. Avec le temps, une théorie se développe à Florès, suivant laquelle on pouvait reporter une partie de l'expiation des péchés sur les animaux de sacrifice — cela donna naissance à l'immolation très cruelle du buffle, afin que l'animal expie le maximum de péchés commis par l'homme. Cette conception est inconnue à Palue — les buffles sont tués sans être torturés. On peut donc en conclure que l'idée de la possibilité de transmettre la pénitence à la bête immolée a pris forme ou du moins s'est répandue après que les souches paluennes se soient séparées du restant de la population de Florès.

Parmi les religions les plus importantes, il en est deux qui ont pu atteindre Florès avant cette époque: le bouddhisme et l'hindouisme. Le bouddhisme, c'est peu probable car si Java était en grande mesure bouddhique, Bali était restée fidèle à l'hindouisme. Il y aurait donc peu de possibilité que les îles situées encore plus à l'est en soient atteintes. Le plus grand explorateur des populations de Florès P. Arndt, n'a mentionné, dans ses travaux consacrés aux croyances de cette île ¹¹ aucune trace de bouddhisme, il a trouvé par contre de nombreux vestiges d'hindouisme. Spécifions néanmoins qu'aucun des éléments hindous analysés par Arndt sur Florès n'a son corrélatif sur Palue.

La constatation d'un certain archaïsme dans les croyances paluennes a une grande importance ethnologique pour la recherche de la religion primitive des peuples malaisiens.

Des recherches faites à Sumatra, parmi la tribu Kubu primitive et nomade, vivant dans une grande isolation culturelle, m'ont procuré dans ce domaine, de curieuses données comparatives.

Les résultats obtenus chez le Kubu, de l'Indonésie occidentale et chez les Paluens de l'Indonésie orientale, permettent de découvrir un certain ensemble de croyances, indubitablement commun à tous les peuples primitifs indonésiens. Cela confirme le fait qu'elles se répètent aussi chez les tribus isolées de Java (exemple les Badui) chez lesquels on ne peut exclure la possibilité de l'existence d'influences hindoues ou bouddhiques.

¹¹ Paul Arndt, *Die religion der Nada (West Flores, Kleine Sunda Insel)*, „Antropos“, vol. 25, 1930; 26, 1931 du même: *Hinduismus des Ngadha*, „Folklore Studies“, vol. XVII, 1958, p. 99—136 et *Religion auf Ostflores, Adonare und Solow*, „St. I. A.“ vol. 1, Wien—Mödling 1951.

Les Kubu, comme les Paluens, sont considérés animistes et leur foi, selon l'opinion des musulmans indonésiens voisins n'est pas du tout une religion! „Bukan agama“ — „aucune religion“. Il m'est arrivé d'entendre cette affirmation catégorique au cours de conversations avec les Indonésiens habitant le même district.

Leur organisation religieuse n'est pas développée, ils ne possèdent pas de correspondants aux laki mosas et ne connaissent pas le sacrifice des animaux.

D'après leurs croyances, de nombreux esprits — roh roh — bons ou méchants, ont élu domicile dans les rivières et les grosses pierres. Il faut en tenir compte pendant les voyages, la chasse ou d'autres activités. Il existe un esprit puissant au-dessus d'eux à l'appellation en général non définie. Il arrive parfois, cependant, qu'on le nomme esprit de la forêt. Il faut savoir ici que chez les Kubu tout ce qui a trait à la forêt — qui les nourrit, les habille et les protège — est positif: ils se disent eux-mêmes avec fierté „gens de la forêt“.

Cet esprit est favorable aux Kubu. On lui adresse des prières afin qu'il vienne en aide, qu'il assure protection et nourriture. Celui qui prie définit son rapport avec lui par ces mots: „Nous tes enfants“. L'âme des morts, va aussi auprès d'eux — du moins celle des hommes bons.

Bien qu'il lui manque un nom propre, il contraste nettement avec les autres nombreux esprits à la moindre importance — „dihutan ada roh dan Kubu“ c'est-à-dire „dans la forêt il y a l'esprit et Kubu“ me disait le chef de la tribu à la fois gardien de sa tradition. La forme employée par lui souligne l'aspect unitaire de l'esprit: „roh“ et non „roh roh“, „esprit“ et non „esprits“.

Le mauvais esprit, cause des maladies, appelé „Setan“, se détache faiblement du fond de la pléiade des bons esprits et — parmi eux — du petit démon. Il est difficile à présent de juger si les Kubu ont emprunté à leurs voisins ce personnage ou seulement son nom qui définissait une mauvaise puissance déjà connue (mais sans nom), de même que leur esprit supérieur ne porte pas de nom.

En composant prudemment les systèmes de croyances de ces peuples et celui du peuple de Badoui à Java, l'on peut constater que la notion d'un seul Dieu — situé au dessus du monde des hommes et des esprits, ensuite de l'univers des démons de moindre

importance, habitant la terre, bienveillants ou ennemis de l'homme — est commune. L'idée de la vie outre-tombe et l'existence d'une puissance ou d'une créature méchante est aussi répandue. Cette dernière, comme je l'ai mentionné, éveille quelques doutes — il existait plutôt comme créature que comme force, mais il est difficile aujourd'hui de résoudre ce problème. Pourtant les principaux concepts figurant chez tous les peuples explorés — celui de Dieu unique, des esprits et de la vie d'outretombe — devaient être déjà connus des Malaisiens à l'époque où ils occupèrent les territoires de l'Indonésie actuelle. C'est pourquoi on peut les considérer comme les éléments de base de la religion proto malaisienne.

ZDZISŁAW J. KAPERA

KINYRAS AND THE SON OF MYGDALION. TWO REMARKS ON THE ANCIENT CYPRIOT ONOMASTICA

In memoriam Alexis Klawek

In the eyes of Greek mythographers Kinyras was the ruler of Cyprus, at least of its south-west part i.e. the region of Paphos, at the time of the Trojan War (cf. Scholia B. Hom. II. XI, 20 and Arnob. IV, 24). He is represented as a person of great importance. His behaviour is rather mysterious. First of all he is said to have initiated Aphrodite's cult in Paphos and to have erected her temple there (Clemens, Protr. II, 13, 14). He was believed a stranger¹, and yet he was the leader of the native population, conventionally called Eteocyprians². The representatives of the Kyniradai dynasty ruling in Paphos to the Hellenistic times called him their ancestor (Schol. Pind. Pyth. II, 27).

It was to that ruler, as Apollodorus (Epitome III, 9) and Eustathius (Schol. Hom. II. XI, 20) say, that the Achaean messengers arrived in time of the Trojan War. They met Kinyras in Paphos. Menelaus, Ulysses and Talthybius were received with great hospitality. The Achaean representatives tried to persuade Kinyras to join them in the war against Troy. It is said that Kinyras promised to send supplies to them (Eustath.), others assert that he swore an oath to send fifty (Apollod., Eustath.) or

¹ Kinyras is connected with Cilicia because of his father Sandakos (Apollodorus, Bibl. III, 14, 3). He is called the king of Byblus by Strabo (Geogr. XVI, 18, 755) and the king of Assyrians by Hyginus (Fab. 58, 242, 270).

² For more detailed information see E. Gjerstad, *The Cypro-Geometric, Cypro-Achaic, and Cypro-Classical Periods*, The Swedish Cyprus Expedition IV: 2, Stockholm 1948, pp. 429 sq.